

Modes, fashionistas, dérives et dérivés

René Pélissier

pp. 183-196

N'en déplaise à ce génie de la haute couture parisienne qu'était Karl Lagerfeld en son temps, ce n'est pas de mannequins, d'ourlets et de taffetas que l'on parlera ici. Ni de dentelles non plus (ou si peu). Les modes qui intéressent peut-être plus les lecteurs de la revue ce sont celles que les universitaires africanistes suivent dans leurs travaux, d'abord aux Etats-Unis puis, par percolation et facilité, ailleurs dans les micro-mondes anglophones et linguistiquement vassaux que sont ces milliers d'enseignants des études supérieures qui n'ont qu'une seule lanterne, celle qui éclairait la Statue de la Liberté.

Quant à nos «*fashionistas*» ce sont en ce «*globish*» envahissant qui nous régente ce qu'on désigne en français sous le nom de suivistes. Pâles et pauvres candidats à un Ph. D, obéissant à leurs directeurs de thèse, alors qu'autrefois on exigeait qu'ils soient profonds mais originaux. En certains pays, naturellement! C'est le prix à payer maintenant si l'on veut être à la pointe de la mode du jour. Pointe largement émoussée d'ailleurs, puisqu'en moins de soixante ans on a adoré des idoles aussi provisoires que la résistance primaire anticoloniale, les routes commerciales, la traite négrière atlantique, la dénonciation des corrupteurs et des corrompus, l'accaparement des richesses, les pandémies, le présidentielisme, le semi-présidentialisme, le *patrimonialism*, l'*empowerment*, le genre, tout enfin ce qu'on range sous la bannière du *postcolonial* (si vaste que même dans certains pays européens qui ont vendu ou perdu leurs anciennes colonies depuis des siècles, ou n'en ont jamais eu, les historiens et les sociologues vont fouiller dans l'éphéméride de leur histoire nationale pour voir si leurs ancêtres n'étaient pas de vilains racistes en plus de sales colonialistes). Les écologistes ont déjà montré qu'eux aussi ont une vision de l'Afrique *sui generis*. Nous ne serions donc pas surpris si un jour les défenseurs de la cause animale vont inclure dans leurs revendications les plus extrêmes (végans, antisépécistes, etc.) la découverte de l'Afrique, à leur tour, et pas seulement pour des cornes de rhinocéros aphrodisiaques. La littérature cynégétique a déjà ouvert la voie en occupant des rayons entiers dans certaines bibliothèques. Le thème enrichit même certains éditeurs actuels, prompts à se spécialiser dans la grande chasse, bien que le temps des émules de Selous soit passé, encore que souvent cité comme un modèle chez les anglophones amants de la gâchette facile. Même les études sur l'évangélisation chrétienne attirent encore quelques auteurs, bien qu'en perte de vitesse. Bref, dans notre filet, plusieurs dérivés du carnaval universitaire vont apparaître et le lecteur saura probablement mieux que nous les identifier et les classer. En vérité, il n'y a que la violence et les guerres qui survivent à toutes les modes et si vous n'aimez pas sauter de l'une à l'autre, lancez-vous dans le comparatisme intercolonial, transfrontalier, voire intercontinental, et son héritage actuel, mal cicatrisé en maints endroits. Vous aurez une chance de devenir un pionnier si vous choisissez bien vos sujets. Lanceur de mode, c'est quand même mieux que *fashionista* répétitif.

Généralités et regroupement de plusieurs pays

Ne tombons pas dans le sectarisme de certaines exaltées et sachons rendre hommage à un travail de recherche pur et dur. On commencera donc par un travail original et même remarquable d'une féministe hispano-africaniste britannique¹. Son texte, issu d'une plume habile, apporte en effet une masse d'informations sur un sujet pratiquement ignoré des auteurs masculins de nombreux travaux antérieurs sur le nationalisme local. Son érudition exceptionnelle a pour but de valoriser (et même parfois de survaloriser) le rôle des femmes africaines dans les mouvements anticolonialistes au Sahara occidental et en Guinée. C'est ainsi qu'on la voit disséquer leur participation au sein du POLISARIO contre le Maroc et, sous l'équateur, contre deux régimes installés par un clan de Fangs du Rio Muni, qui depuis plus d'une génération et demie ont phagocyté l'ancienne Guinée espagnole. Après une dizaine d'années consacrées à l'absorption d'une littérature vraiment abondante, et au recueil de témoignages sur le terrain, cette néo-Pasionaria affirme que les femmes ont été au cœur même des efforts du POLISARIO et y ont encore une influence majeure (inattendue dans un contexte musulman), dans la lutte des indépendantistes sahraouis contre les pouvoirs qui ont succédé aux Espagnols. Ensuite, elle arrive à la conclusion que leurs sœurs guinéennes ont eu et conservent un rôle beaucoup plus effacé pour renverser la famille des deux dictateurs «dynastiques» qui ont accaparé les richesses nationales, à partir de Malabo, depuis 1968.

Joanna Allan accorde, certes, selon nous, une importance et une fiabilité disproportionnées aux traditions orales qu'elle a rassemblées patiemment. Soit! Mais ce n'est pas tout, car on lui doit aussi la mise au jour et l'exploitation de sources écrites (pièces d'archives inconnues avant elle). C'est là une avancée incontestable, bien qu'il s'agisse avant tout d'une ligne de défense qui permet à cette militante virulente de démolir la forteresse colonialiste dans le désert et dans la double jungle de la Guinée. Certes, elle aurait peut-être pu se montrer moins unilatérale et dégager de façon plus nette la différence historique entre les deux types de colonisation espagnole en Afrique: **a)** une purement «stratégique» et militaire (au Sahara); **b)** l'autre, marquée par l'emprise religieuse, qui servait de justificatif aux entreprises capitalistes d'un colonat trié sur le volet (à Fernando Poo et au Rio Muni), et qui était censée civiliser des sociétés bantoues traditionnelles où l'importance de la femme est réputée être secondaire, contrairement à la condition féminine dans le monde des nomades, même parmi ceux en voie de sédentarisation accélérée.

A propos des sections consacrées à l'anticolonialisme initial apparaissant dans les années 1940-1960/75, l'auteure n'a utilisé aucune de nos publications pertinentes, sauf celle qui se rapproche le plus de la propagande franquiste de l'époque, laissant ainsi de côté un opuscule rarissime, René Pélissier, *Etudes hispano-guinéennes*, Editions Pélissier, 78630 Orgeval, 1969 et, beaucoup plus répandu et étonnant, René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique. Voyages à la fin de l'Empire espagnol*, *Idem*, 1992. Quoi qu'il en soit, au carrefour de l'historiographie, de la science politique et de la sociologie, le livre de cette Croisée en campagne ouvre une fenêtre. Prenons garde cependant de ne pas trébucher sur les nombreuses références à Gramsci, Fanon, Foucault, etc., devenues quasiment obligatoires dans les universités anglophones pour les postulantes à un emploi dans l'enseignement, et quittons ce festival dantesque où des tortionnaires en uniforme et des violeurs impénitents traquent les femmes autant que les hommes, les unes et les autres réclamant leur liberté et leur dignité. Même si ces grands mots sont démonétisés depuis longtemps, cela peut faire chaud au cœur de certains de savoir que la jeunesse y croit encore. Pas toute, malheureusement.

¹ Allan, Joanna (2019), *Silenced Resistance. Women, Dictatorships, and Genderwashing in Western Sahara and Equatorial Guinea*, Madison (Wisconsin), The University of Wisconsin Press. Distribué en Europe par Eurospan, pp. XIV-338, photos noir et blanc.

On sera plus succinct avec un auteur juriste antillais qui s'est spécialisé dans le thème inépuisable de la guerre récente en Afrique australe, en quelque sorte un tenant de la guerre froide, examinée dans sa variante «tiède» ou «brûlante», avec le conflit MPLA-Cuba-URSS *versus* Savimbi-Afrique du Sud-Etats-Unis en Angola au temps de l'apartheid. Dans **Guerrilla Warfare**² il décroïssonne et élargit donc ses intérêts puisqu'il examine pour le grand public – c'est surtout un vulgarisateur – quelques figures ayant conduit des actions armées dans l'Histoire de plusieurs continents. Il les qualifie de révolutionnaires et cela donne lieu à de brèves monographies allant de William Wallace en Ecosse à Savimbi (pp. 123-135) en passant par George Washington, Simon Bolivar, Giap, Mao, ou Velupillai Prabhakaran au Sri Lanka. Pour Savimbi qu'il n'aime pas, il insiste naturellement sur sa maîtrise de la guérilla et, pour faire bonne mesure, dans son programme de démolition du mythe, il rappelle quelques noms de généraux de l'UNITA exécutés par Savimbi. En matière de guérilla on s'étonne un peu qu'il n'ait pas inscrit dans son tableau d'honneur le grand Amílcar Cabral.

Guiné

A la fin du XIX^e siècle, la Guinée portugaise était le simulacre (*dixit*) d'une colonie européenne en Afrique, comme l'admettait l'un de ses propres gouverneurs. Un siècle plus tard, Mário Beja Santos, reprenant et amplifiant l'opinion quasi générale des auteurs qui ont publié sur la Guinée-Bissau, nous montre que ce pays «indépendant» est devenu – en pire – le «simulacre» inviable et avorté d'un de ces Etats faillis siégeant dans la plupart des instances internationales. Ils existent donc puisqu'ils sont capables d'y discourir doctement sur l'avenir du monde. Toutefois, ils ne survivent que grâce aux aumônes accordées par de bons samaritains non encore fatigués de leur maintenir la tête hors de l'eau. Ils sont parfois aidés dans leur générosité par des trafiquants en tout genre qui ont nécrosé certains détenteurs des pouvoirs locaux. En ce début du XXI^e siècle, ceux de ces «bienfaiteurs» qui sont encore en vie, parmi ces anciens «bisounours» des années 1960-1980, continuent à alimenter indirectement ces moulins à paroles creuses. D'autres, plus lucides, ne croient plus à l'efficacité de leur assistance, mais font comme si de rien n'était pour ne pas céder la place à leurs concurrents.

Au-dessus du champ de ces batailles perdues en Guinée-Bissau, Beja Santos survole les décombres, désespéré qu'il est, car il compatit aux malheurs de ses anciens colonisés qui n'ont pas encore déserté la lutte en émigrant. A qui destine-t-il ses **História(s) da Guiné-Bissau**³? Probablement à un public qui n'a pas fait la guerre coloniale en la maudissant, ainsi qu'aux anciens combattants qui y ont passé 20 à 26 mois à déjouer les mines. Donc, pas de développements intempestifs: il résume les faits en s'appuyant sur de longs extraits de politologues généralement étrangers. C'est suffisamment didactique et efficace dans l'ensemble, avec une forte empathie à l'égard des populations rurales, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter des complications conceptuelles qui entraveraient la narration. En marge des modes postcoloniales, son texte est en définitive une introduction à l'ensemble des erreurs commises par d'ambitieux arrivistes qui se sont abrités ou s'abritent encore derrière la stature d'Amílcar Cabral pour s'enrichir personnellement. Beja Santos est leur chroniqueur inconsolé.

² Polack, Peter (2018), **Guerrilla Warfare. Kings of Revolution**, Casemate Publishers UK, pp. 160, photos noir et blanc.

³ Santos, Mário Beja (2016), **História(s) da Guiné-Bissau. Da Luta de libertação aos nossos dias**, V. N. Famalicão, Edições Húmus, pp. 399.

Dans un autre registre, devenu le vulgarisateur intarissable de la Guinée, ce même auteur dans un nouveau volume⁴ revendique le mérite d'avoir été le découvreur d'archives inexploitées avant lui. Cette prétention est, semble-t-il, justifiée. Consacrer tout un livre à mettre au jour les richesses *guineenses* des Archives du Banco Nacional Ultramarino (BNU) rapproche Beja Santos du podium où se tiendront un jour les érudits les plus féconds de la Guinée, cette prolixité étant la preuve de la fascination qu'elle exerce sur certains allogènes. En quoi consiste cette nouvelle source? Essentiellement, des rapports envoyés à leur maison mère à Lisbonne par les responsables des agences du BNU à Bolama (ouverte en 1903) et surtout à Bissau (à partir de 1917). Les collections conservées sont très incomplètes, mais ce qui subsiste a une certaine valeur pour qui voudrait construire une histoire économique ou générale de la colonie. Elles apportent une masse inattendue de documents concernant l'Administration, son personnel, les relations à l'intérieur du microcosme commercial et parfois militaire, etc. Conformément à quelques traits «moyens» de l'Européen sous les tropiques, on découvre en maintes pages la face la plus hideuse des intrigues et rivalités entre fonctionnaires, entre hommes d'affaires et parfois, plus généralement, entre Blancs et Africains. En certaines années, abondent les dénonciations *ad hominem*, les attaques pour incompétence, immoralité, haines recuites, etc., toutes choses qui, normalement, n'ont pas leur place dans les activités internes d'une grande banque.

Le premier document conservé date de 1916 et en principe on devrait trouver des éléments jusqu'en 1974, mais il y a des vides énormes. Schématiquement, Beja Santos, explorateur émerveillé, résume ce qu'il lui semble le plus utile et fournit alors des extraits tirés de plusieurs pièces. De ce fait, on peut, par exemple, sonder l'opinion d'un banquier sur les campagnes de Teixeira Pinto et la situation de la Guinée pendant la Première Guerre mondiale (y compris aux Bissagos en 1917). La révolte des Felupes en 1933 est également couverte. Tel quel, le livre surprend par sa franchise venimeuse à l'égard des autorités, quand le représentant de la BNU a une querelle à vider avec elles, mais il ne donne évidemment qu'un aperçu des richesses du fonds. Reste maintenant à les exploiter systématiquement, à titre de complément aux archives traditionnelles, notamment à propos du début des troubles, au tout début des années 1960.

Angola

L'Angola – contrairement au Mozambique – n'a jamais accueilli beaucoup de touristes internationaux. Pourquoi? Colonie d'exploitation intense et séculaire de la part de quelques Portugais (généralement pauvres initialement), puis mis sous cloche politique par l'Estado Novo, avant et pendant la guerre de 1961-1974/75, et rendu inabordable de par le chaos de la guerre civile jusqu'en 2002, l'Angola n'était traversé que par quelques téméraires faisant le tour d'Afrique en camping-car ou en moto, voire vélo. La réputation exécrationnelle des autorités de Luanda, de ses agents extérieurs et de sa bureaucratie locale était un repoussoir. Malgré tout, plusieurs milliers d'étrangers solvables (Ex: dans le pétrole, les ONG, la diplomatie) vivaient dans la capitale et auraient mérité un guide touristique digne de ce nom. Or le premier texte sérieux date seulement de 2009. Il est naturellement rédigé dans un anglais châtié et, dès le début, il obtient un public enthousiaste qui s'en sert comme d'un manuel de sa survie à Luanda et quelques capitales provinciales, pas toutes accessibles, sinon par les airs. Une première réédition et actualisation date ensuite

⁴ Santos, Mário Beja (2019), *Os cronistas desconhecidos do canal do Geba. O BNU da Guiné*, V. N. Famalicão, Edições Húmus, pp. 358.

de 2013 et les auteurs se mettent à trois pour la compiler, dont un Italo-Britannique, Oscar Scafidi, qui déjà accumulait les années (cinq de 2009 à 2014) d'enseignement (histoire) à Luanda. Finalement, six ans plus tard, en 2019 cet intrépide baroudeur assume à lui seul la paternité de la deuxième réédition/actualisation. Et c'est un chef d'œuvre⁵ de minutie et d'utilité. Nous dirons mieux, c'est le vade-mecum que tout angolais devrait posséder, sans parler des élites angolaises soucieuses de faire connaître leur pays à l'étranger sous un jour favorable. Scafidi c'est l'anti-Paul Theroux voyageant en Angola. Ce dernier, saturé de tropiques, vomissait l'Angola et ses fonctionnaires. Scafidi passe l'éponge – semble-t-il – sur l'imbécilité de certaines hautes autorités qui – selon nos sources – voulaient le déporter pour ... «espionnage» le long du fleuve Kwanza ou Cuanza! Il est vrai qu'en 2016 la police secrète ou publique était encore un Etat dans l'Etat. Même à Cuba il y avait des fonctionnaires caribéens plus soucieux de favoriser le tourisme qu'en Angola. Scafidi salue en passant les bonnes intentions du nouveau président Lourenço. Reste à voir s'il réussira à changer l'inertie et le blocage de certains services officiels. Pour résumer notre pensée: nous ne regrettons pas d'avoir ouvert notre section angolaise par un ouvrage qui est plus qu'un simple guide. Il faut être du métier pour le situer à sa vraie place: la première car il est le plus utile aux Angolais.

Autre texte éloigné d'une quelconque mode, postcoloniale ou non. Un compte rendu des **Recherches archéologiques à Baia Farta**⁶ dépasse largement les compétences du critique. Nous ne l'avons admis dans cette chronique qu'en souvenir de notre bref passage dans l'une des pêcheries comprises entre la Baia Farta et Benguela en 1966. Souvenir purement olfactif du poisson séchant qui nous avait dissuadé de rester plus longtemps. Intenable! C'est un texte bilingue dont on est sûr qu'il ne soulèvera aucune tempête diplomatique. Indispensable outil de coopération franco-angolaise, financé par les deux parties, les ambassades en raffolent, car l'archéologie, tout comme l'ethnologie préhistorique, intéressent moins que les touristes. Là où cela va se corser, c'est lorsque l'on se rapprochera de l'*empowerment* historique et de ses *fashionistas* érudites. Mais nous en sommes encore très loin avec ce travail luxueux destiné à quelques spécialistes qui montrent ainsi que les autorités locales ont des préoccupations culturelles et scientifiques. Bien.

Entrons sans préjugés dans un domaine qui réconcilie avec les études de genre lorsqu'elles ne sont pas arrogantes mais, au contraire, traitées par des historiennes et des historiens compétents. Avec **African Women in the Atlantic World**⁷ nous sommes à un carrefour entre la traite des esclaves et le rôle souvent occulté qui y ont joué les Africaines négrières, tout au moins en certaines régions de la côte. Le volume a été dirigé de main de maîtres par: 1.^o) une spécialiste de l'exportation des êtres humains, à partir de Benguela, et 2.^o) ce prodigieux connaisseur des sources européennes à ce sujet qu'est l'Anglophone ex-enseignant en Allemagne, Adam Jones. Les concepteurs ont divisé leur volume en trois parties thématiques (Property, Vulnerability, Mobility), puis géographiques (Sierra Leone, Gambie, Nigeria, Sénégal) et cette répartition aboutit à donner la prépondérance à l'Angola. Les trois chapitres (sur treize) qu'ils lui accordent renversent une tendance fréquente chez les Anglophones: minimiser l'importance des Lusophones, par ignorance

⁵ Scafidi, Oscar (2019), **Angola. The Bradt Travel Guide**, Chesham (Angleterre), Bradt Travel Guides Ltd, pp. XI-372, nombreuses photos couleur sur 16 pages hors texte.

⁶ Gutierrez, Manuel & Benjamin, Maria Helena (éditeurs du volume) (2019), **Recherches archéologiques à Baia Farta (Benguela-Angola)**, Paris, L'Harmattan, pp. 203, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

⁷ Candido, Mariana P. & Jones, Adam (éditeurs du volume) (2019), **African Women in the Atlantic World. Property, Vulnerability & Mobility, 1660-1880**, Woodbridge (Angleterre), James Currey/Boydell & Brewer, pp. XIV-290, illustrations noir et blanc.

ou désintéressé de leur part. Ici, cela est suffisant pour éviter au livre d'être classé dans notre section «Regroupement de plusieurs pays». C'est avant tout un texte angolaliste! Centrés sur ce territoire, les trois chapitres pertinents se déclinent ainsi: 1.°) les femmes et l'agriculture, la démographie et les propriétés foncières à Catumbela au XVIII^e siècle; 2.°) les richesses matérielles des femmes de l'élite à Benguela au XIX^e siècle; 3.°) conjoints, conjointes et partenaires commerciaux à Luanda de 1831 à 1859. Ce qui frappe dans ces micro-monographies, c'est le soin apporté aux sources bibliographiques (30 pages) et archivistiques enfin rendues partiellement accessibles en Angola, tant officielles, à Luanda ou dans les provinces, que religieuses (catholiques). C'est véritablement du labourage en profondeur, même si les femmes étudiées n'ont pas joué – semble-t-il – un grand rôle politique en Angola aux 18-19^{èmes} siècles. La plupart d'entre elles sont des métisses qui, par leur habileté et leurs réseaux, atteignent des niveaux élevés dans les affaires (essentiellement l'esclavage local et la traite des noirs, jusqu'à la disparition effective de la seconde). Certaines pages, notamment celles fondées sur les testaments et les inventaires après décès des intéressées, auraient pu servir d'inspiration à un gourou de la haute couture, tel Kaiser Karl [Lagerfeld]. A ce rythme, dans quelques années, on va finir par tout savoir sur certaines aïeules, à l'origine des grandes familles *crioulas* actuelles de Luanda, Malanje et Benguela, conclusion timidement subversive non exprimée. A noter l'éveil des historiens/historiennes du Brésil qui creusent – dans les universités américaines – leurs relations avec l'Angola esclavagiste, sans sentimentalisme excessif.

Avec **Angolan War of Liberation**⁸, Al J. Venter a fait un effort de condensation qui lui est inhabituel. C'est un essai de contextualisation (les partis politiques) et surtout de vulgarisation (armement, aéronefs, troupes d'élite) de la guerre coloniale, avec en renfort les travaux de John P. Cann. Puis, finalement, l'auteur revient sur son expérience de journaliste de terrain (non datée) engrangée dans ses reportages antérieurs le long du Cuando et surtout au Cabinda, ici particulièrement développée. L'objectif est de fournir des éléments concrets susceptibles d'informer un lecteur censé ignorer tout de l'Angola, et qui ne voudrait pas se contenter des habituels récits héroïques de Venter. Les illustrations sont pour la plupart tirées du fonds iconographique de l'auteur. Un effort d'analyse objective est à souligner.

Bien que le nom du co-auteur (Tom Cooper) de cette collection militaro-angoliste figure sur certaines publicités de son distributeur (Casemate UK), il semble que le Suisse (Adrien Fontanellaz) soit le seul auteur de ce Volume 2, comme c'est indiqué sur la couverture du *livrinho*⁹. Peu importe, car ces deux amis ne sacrifient à aucune mode postcoloniale décelable et poursuivent leur chemin à travers les péripéties «chaudes» de la «guerre froide». Ce sont des minutieux. Ils sont indifférents aux thèses nationalistes respectives des anciens adversaires ou alliés. Ils reconnaissent aisément que sans l'aide en armements et matériels fournie par l'URSS et ses satellites est-européens, l'armée du MPLA (FAPLA) n'aurait pas pu se professionnaliser aussi vite. Même observation pour l'UNITA et les généraux de l'apartheid dans le camp opposé. A elle seule, jusqu'en 1990, l'URSS avait envoyé plus de 10 000 conseillers militaires, dont plus de 7000 officiers. Ce sont des statistiques officielles qui comptent. Selon Fontanellaz, le point faible des FAPLA se situait dans la mauvaise qualité de ses officiers. Surtout aux grades moyens et supérieurs, déjà

⁸ Venter, Al J. (2018), **Angolan War of Liberation. Colonial-Communist Clash, 1961-1974**, Barnsley (Angleterre), Pen and Sword Books, pp. 127, nombreuses photos noir et blanc et couleur (+ 8 pages de planches).

⁹ Fontanellaz, Adrien (2019), **War of Intervention in Angola. Volume 2. Angolan and Cuban Forces at War, 1976-1983**, Warwick (Angleterre), Helion & Company (Distribué aussi par Casemate UK, Oxford), pp. 80, nombreuses photos et cartes noir et blanc et couleur.

ravagés par la corruption et l'incapacité à veiller au bien-être de leurs troupes recrutées pour la plupart de force.

Il montre que, quoi que l'on dise maintenant à Luanda, il faut accorder une importance primordiale au rôle joué par le corps expéditionnaire cubain sur le déroulement des opérations. Malgré l'armement soviétique fourni aux FAPLA, seuls les Cubains pouvaient tenir tête aux coups de boutoir de l'armée de Pretoria qui, elle, ne voulait ou ne pouvait pas, pour des raisons politiques, s'engager massivement sur un terrain aussi éloigné du *laager* des Afrikaners. Limiter ses pertes n'était pas une priorité absolue de Fidel Castro, perdu dans sa course à la notoriété internationale. On le verra peut-être dans le Volume 3 de la collection où l'on doit atteindre à partir de 1983 le niveau d'une guerre moderne et «en grand».

Signalons quelques passages forts du Volume 2: 1.°) les Cubains interventionnistes dans le sauvetage d'Agostinho Neto lors du putsch de mai 1977; 2.°) la déroute de Savimbi au début de 1976, sa «longue marche» et sa renaissance sur le plateau central; 3.°) la reprise provisoire par les FAPLA des postes frontaliers à l'extrême sud. On ne peut évidemment pas citer toutes les localités surgissant dans la mer événementielle de l'auteur dont l'impartialité reste impeccable, à travers les «montagnes russes» de la propagande mensongère des services du MPLA et de l'UNITA. La richesse de la documentation mise en œuvre, le souci chronologique adopté ensuite donnent une tonalité que l'on ne retrouve plus ailleurs dans la littérature actuelle. Pendant les années couvertes dans le Volume 2, l'Angola est devenu un ring où les deux camps rivaux survivent aux chocs les plus violents, au point où l'on se demande s'ils ne sont pas immortels. Les batailles, grandes ou minuscules, s'accumulent donc et se neutralisent jusqu'à ce que les lecteurs crient grâce. Avec ce maigre opuscule sur deux colonnes, on dispose enfin d'une sorte de guide pour vieux pèlerins funèbres et fantômes nés dans les champs de mines et de famines ou sous les bombardements (toxiques en certains cas). Impitoyables devant des villageois qui quittèrent la brousse pour aller se réfugier dans les villes encore épargnées, les boxeurs détruisirent leur propre pays. Il semble bien que le déminage prendra encore des années: le temps peut-être que les anciens combattants étrangers décident sur place si leur jeunesse contrainte a été victorieuse ou non (Ex: à Cangamba). Le temps aussi que les fantômes apprennent à lire l'anglais. On est arrivé en 1983 bien loin des Ph. D à la mode universitaire sur des sujets explorés jusqu'à ce qu'ils tombent dans la poussière postcoloniale.

Voyons maintenant un texte inattendu pour connaître subsidiairement Luanda sous un angle imprévu par son sous-titre, bien tentateur pour un lecteur potentiel attiré par Corinthe¹⁰ et non rebuté par la proximité de l'auteur qui s'est arrangé pour rédiger dans ses souvenirs une centaine de pages luandaïses. C'est un cadre supérieur du plus grand groupe pétrolier français qui, à l'époque, contribuait à la survie économique des autorités régnant dans la mégapole africaine, avant la pénétration chinoise, puisque nous sommes dans une partie de la deuxième moitié de la décennie 1990-2000. Son style est plutôt agréable ce qui permet de ne pas trop s'égarer dans ses multiples activités. Les domaines couverts par cet auteur basque sont les suivants: 1.°) le fonctionnement interne d'une macro-entreprise étrangère qui a dû adapter sa bureaucratie exotique aux «mœurs» locales (y compris les revendications salariales du personnel africain); 2.°) la vie d'un millier environ d'expatriés qui, avec leur épouse, doivent cohabiter avec le chaos et le dénuement local (l'entreprise a installé pour ses employés deux cabinets, un médical, l'autre dentaire, une bibliothèque, etc.). La description indirecte de cette sorte de colonie exogène, compacte, vivant en

¹⁰ Saubadine, Philippe (2019), *La marche haute. Il m'a été donné d'aller à Corinthe. Tome 2*, Paris, Vêrone Editions, pp. 787.

autarcie, nécessairement coupée d'un milieu ultra-pauvre, donc dangereux, est l'une des forces du récit. Rappelons que nous sommes ici dans les années qui voient la consolidation – tout au moins dans la capitale – du pouvoir militaire du MPLA et l'enrichissement de certains de ses dirigeants. C'est ce qui se rapproche le plus de la Diamang de naguère.

Abordons ensuite un texte encore plus ambitieux. Comme les Géants des anciens Grecs entassant Pélion sur Ossa en espérant toucher l'Olympe, son auteur¹¹, qui est aussi général des Forces Armées angolaises, n'a pris aucun risque pour mériter son poste actuel: il s'est entouré de diplômés conquis de haute lutte en trois pays rassurants (Cuba, Espagne, Portugal) et dans des matières telles que le génie (télécommunications), les techniques de l'Information, la géostratégie au niveau des états-majors et peut-être d'autres disciplines qui l'ont conduit à un doctorat à l'ancienne Ecole coloniale (ISCSP) portugaise. Tout cela pour en arriver au poste de Secrétaire exécutif adjoint pour les questions politiques de la Commission du Golfe de Guinée dont chacun sait, ici bas, qu'elle représente les pays riverains de l'Atlantique central jusqu'au Cunene. Cela lui a permis d'utiliser en exergue une citation de 2008 de ce stratège suprême qu'a été le président José Eduardo dos Santos, et l'appui financier de trois organismes pour la présentation graphique de sa thèse; elle est particulièrement réussie.

Mais revenons à ladite Commission. Il n'y a presque plus de négriers professionnels dans ses eaux placentaires, seulement quelques pirates amateurs et facilement découragés. Donc, ce qui rassemble les pays membres de la Commission, c'est l'odeur du pétrole chez les «riches» ou l'espoir d'en trouver qui soit rentable chez les «pauvres». Qu'a voulu faire le général? Il le définit mieux que quiconque. Son travail «cherche à contribuer à l'explication du contexte stratégique dans lequel la région veut entamer son processus de développement intégré, et plus particulièrement, à la contribution que la République d'Angola pourra apporter à l'établissement du cadre de paix et de sécurité [nécessaires]», p. 46. C'est un parfait exemple de ce jargon onusien, ronflant et consensuel, dans lequel les diplomates se manifestent pour arrondir les angles. On va donc voir défiler plusieurs leçons de géostratégie africaine, très savantes pour le non-initié. Elles dispenseront le simple lecteur de poser la question embarrassante: quels sont les moyens à la disposition des intervenants? Naturellement, l'orateur n'est pas là pour répondre car, sous le bouclier d'une bibliographie exubérante, il a remonté à l'Afrique précoloniale et va progresser sur des centaines de pages qu'il a pris soin de soumettre à ses capacités de conceptualisation, lesquelles sont indéniables.

Mais, en fin de compte, quand les éléphants voyagent, les fourmis attendent la fin de l'orage. Ou presque. Ne nous laissons pas intimider par les ambitions du titre¹² d'un livre d'un Cabindais de la diaspora, politique au Congo-Brazzaville, devenu Secrétaire général du Front de Libération de l'enclave du Cabinda (FLEC). Lequel? Malgré les bonnes intentions de l'auteur et sa lucidité quant à la fiabilité, à l'envergure et à la probité de la plupart des indépendantistes, il n'a pas réussi à dresser un relevé complet et cohérent du marigot dans lequel ils se débattent depuis plus de cinquante ans. Pourquoi? Parce que c'est une tâche surhumaine tant la complexité du sujet peut conduire vers une attaque cérébrale l'imprudent qui s'y engagerait à fond. On a donc des lambeaux de certitudes, ou plutôt d'incertitudes, disputés par des crocodiles impuissants, aux dents plus ou moins usées ou aiguisées. Et l'occupation militaire des Angolais dans l'enclave, de même que l'efficacité de leurs services de sécurité pourront s'y exercer aussi longtemps que le pétrole «cabindais» coulera au profit du Sud.

¹¹ Veríssimo, Gilberto (2016), *Geopolítica do Golfo da Guiné. A posição estratégica de Angola*, Lisboa, Ler devagar, pp. 453, diagrammes noir et blanc et couleur.

¹² Tchissambou, Patrick-André (2018), *La problématique géostratégique de l'enclave du Cabinda. Esquisse de gouvernance pour une paix durable*, Paris, Vêrone Editions, pp. 158.

Voilà un thème qui, lui non plus, n'est pas à la mode. Mais c'est dangereux d'y tremper ne serait-ce qu'un orteil. Au crédit de l'auteur on inscrira son pacifisme, la nouveauté de certaines de ses informations et son réalisme en général. Il mise beaucoup sur le nouveau président João Lourenço à Luanda et le «vent du changement» qu'il a promis pour le Cabinda. Gare aux corrompus qui souhaitent le maintien du statu quo car il est rentable pour plusieurs acteurs majeurs et même probablement pour d'autres qui souhaitent les remplacer.

Mozambique

Dans cette livraison, le nombre de titres fournis à propos du Mozambique est inférieur à celui des textes angolaises, sans que cela marque un essoufflement définitif des auteurs mozambicanistes, encore que l'on note un léger accroissement des *fashionistas* dans le choix des sujets traités. **Bound for Work**¹³ prend chronologiquement la suite d'Eric Allina, *Slavery by Any Other Name* qui examinait la vie des *contratados* sous le régime de la Compagnie à charte. Kagan Guthrie, lui, traite à peu près le même thème mais sous la gestion de l'Administration coloniale de Lourenço Marques appliquée à l'ensemble du Mozambique de 1940 à 1965. Il insiste donc sur le vécu des anciens *contratados* du Manica e Sofala (environ 150 interviews utilisés), notamment sur leur mobilité entre leurs différents employeurs, tant en deçà de la frontière qu'en Rhodésie ou en Afrique du Sud. En fait, il y a peu de différences entre les contraintes de l'ancienne Compagnie de Mozambique et les règles de l'Administration quant à leur application au niveau du *posto*. L'exploitation de l'*indígena* vise à développer une colonie pauvre en pressurant l'Africain qui préfère un patron plus généreux chez les Anglophones, plutôt qu'un colon portugais employeur qui cherche à survivre économiquement même chichement.

On ne saurait compter le grand angolais qu'était John A. Marcum et son admirable *The Angolan Revolution*, 2 vol., 1969, 1978, au nombre des suivistes et de leurs productions de second ordre. Seulement, dévoré par des tâches administratives toujours plus absorbantes, l'auteur a probablement voulu répéter son coup de maître avec le Mozambique, mais fatigué et vieillissant (il meurt en 2013 largement octogénaire), il laisse un texte conçu dans les années 1960, mais sans qu'il ait pu l'entourer des soins exigeants nécessaires pour le hisser au niveau de son *Angolan Revolution*. Il en résulte qu'en ces nombreuses décennies de latence, la connaissance du nationalisme mozambicain a dépassé les informations qu'il avait pu amasser dans sa maturité. C'est une partie du drame des enseignants et des chercheurs à qui l'on confie ou impose des activités qui nuisent à leur vocation initiale.

Son **Conceiving Mozambique**¹⁴ n'est pas un livre inutile car, ayant connu personnellement la plupart des cadres supérieurs du FRELIMO en exil et, parfois, leurs adversaires, Marcum fournit des détails introuvables ailleurs, mais on peut constater en raison de la relative rareté des notes (par rapport aux bombardements de minuscules détails rassemblés pour l'Angola) que les deux livres ne sont pas de la même cuisson. Même si certains bureaucrates évaluent la qualité d'un chercheur à la seule multiplicité de ses publications, c'est un mauvais service qu'ils rendent à la qualité de la recherche. L'exemple en est venu encore une fois, hélas, des Etats-Unis et il est néfaste à long terme. Il est dommage que Marcum, lui aussi, ait sacrifié malgré lui à cette mode irresponsable.

¹³ Kagan Guthrie, Zachary (2018), **Bound for Work. Labor, Mobility and Colonial Rule in Central Mozambique, 1940-1965**, Charlottesville & London, University of Virginia Press, pp. XI-225, photos noir et blanc.

¹⁴ Marcum, John A. (auteur) & Burke III, Edmund & Clough, Michael W. (éditeurs) (2019), **Conceiving Mozambique**, Heidelberg (Allemagne), Palgrave Macmillan, Springer Nature, pp. XXXII-199, photos noir et blanc.

En fait, son histoire du nationalisme mozambicain est avant tout celle du FRELIMO vue par un activiste touche-à-tout et engagé. Il était pourtant en bonne voie sur le chemin d'un luso-africanisme impérial en Amérique.

Voir ensuite réapparaître à quelques pages de distance la «mobilité» parmi les nouveaux slogans à la mode ne nous rassure pas, mais s'il est difficile à suivre pour un profane, un autre livre est tenu pour important par les spécialistes américains des études religieuses. Novateur même pour certains. Pour nous **Faith in Flux**¹⁵ est un texte d'anthropologie religieuse, élaboré dans plusieurs villages macuas du district de Mauá (province du Niassa). L'auteur est né au Sri Lanka, mais il a été élevé aux Etats-Unis. Il s'y est lancé dans la nouvelle tarte à la crème à la mode: le pentecôtisme importé du Brésil au Mozambique. On apprend qu'il était sur place avec sa femme en 2011-2012 puis qu'il y est retourné seul. Il a un style tropical agréable à lire lorsqu'on le découvre décrivant des séances de guérison des fidèles. Il a même un talent narratif indéniable (enterrement d'une petite fille tuée par un serpent) dans une cérémonie où l'on assiste à une confrontation entre la tradition et le pentecôtisme. Outre ses développements sur les rites, il donne de nombreuses pages sur les Macuas ruraux face aux injonctions et regroupements lancés par le FRELIMO. Quelques-uns résistent en s'enfuyant loin des pistes et des villages car les promesses des autorités du Sud-Mozambique n'ont pas été tenues. Parfois il reconnaît que la tradition est victorieuse dans sa lutte contre la modernité, et que le pentecôtisme recule au Niassa. Tout cela fera les délices des ethnologues et c'est aussi bien qu'ils soient contents.

Plus original nous paraît être **The Middle Class in Mozambique**¹⁶. En apparence, il s'agit d'un travail d'anthropologie politique, voire de sociologie, centré sur la petite et la moyenne bourgeoisies à Maputo, dépendantes et bénéficiaires du FRELIMO. Certes, il faut survivre à l'ésotérisme de l'Introduction où le moindre auteur ayant précédé Sumich est rituellement évoqué, cité ou contesté. La suite est beaucoup plus accessible puisque l'on passe par les différents paliers que cette ou ces classes ont dû franchir: les origines, la montée en puissance de l'«homme nouveau» (1974-1983), l'effondrement (1983-1992), la démocratisation (1992-2004) et l'effritement (2005-2015). Sumich a sondé son terrain dans la capitale dès 2002 et, à bien des égards, il examine l'évolution du Parti qui a engendré les nouveaux maîtres de la ville du ciment de l'époque coloniale. Ces derniers ont dû subir les contrecoups de l'inflation et de la détérioration de l'économie qui ont affecté davantage encore les plus démunis.

En un certain sens, le livre est aussi la sociologie d'une minorité africaine privilégiée par le nationalisme et sa dégénérescence corrompte. Selon l'auteur, elle est égoïste. Le livre peut également être considéré comme une manière de géographie urbaine de la capitale. De ce qui s'est passé dans les autres villes et en brousse on n'apprend pratiquement rien. En fait, c'est l'histoire du triomphe puis du «déclin» des Sudistes qui ont tiré leur épingle du jeu. La conclusion atteint 2016. Le style redevient alors plus obscur. Contrairement à Luanda, Maputo a vu naître une petite élite intellectuelle issue d'un enseignement supérieur local d'une assez bonne qualité, renforcé par l'envoi d'étudiants à l'étranger. Une sorte d'indépendance d'esprit a vu le jour. Elle diverge naturellement de l'habituel catéchisme naguère en honneur à Maputo. Elle s'exerce surtout contre la corruption. On ne peut accuser Sumich d'avoir noyé le poisson. Malgré l'apparence anodine du titre et surtout de son sous-titre, il s'est affranchi de conventions trop fréquentes sous la plume

¹⁵ Premawardhana, Devaka (2018), **Faith in Flux. Pentecostalism and Mobility in Rural Mozambique**, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. 221, photos noir et blanc.

¹⁶ Sumich, Jason (2018), **The Middle Class in Mozambique. The State and the Politics of Transformation in Southern Africa**, Cambridge, Cambridge University Press, pp. XIV-174, photos noir et blanc.

de plusieurs commentateurs encore obnubilés par les prétentions révolutionnaires d'une microsociété imaginaire. Son livre est celui d'un réaliste, donc d'un pessimiste quant au présent. Pour l'avenir on verra plus tard.

Beaucoup plus modeste dans ses intentions scientifiques, le rapport de Richard Obinna Iroanya¹⁷ ne s'encombre pas d'objectifs universitaires. Il analyse les différentes formes du trafic d'êtres humains sévissant en Afrique du Sud et au Mozambique sous la direction de mafias qui l'organisent et en profitent. C'est un méthodique qui démontre aisément que l'emprise de cette criminalité institutionnalisée constitue une menace directe pour la sécurité des deux pays, d'autant plus que la police des deux Etats n'a plus l'efficacité des polices des deux anciens régimes (le colonial et l'apartheid). Dans un style d'ONG, il examine donc les différentes variétés que ce trafic peut revêtir à partir du Mozambique: sexuel (prostitution des femmes et des enfants), exportation d'une main-d'œuvre clandestine vers l'Afrique anglophone, trafic d'organes humains à des fins médicales ou pour des sacrifices rituels. On se rappelle les scandales ayant alerté les presses locales à propos des enlèvements au Nord-Mozambique de jeunes mineurs destinés à être découpés en morceaux, selon les commandes des clients. Il ne semble pas que l'auteur fasse le rapprochement avec la chasse aux albinos dans d'autres pays plus au nord. C'est déjà assez saignant pour ne pas s'enfoncer plus avant dans le sordide et le macabre. Là, avec Obinna Iroanya, on est devant un auteur qui ne suit aucune mode ancienne ou présente. Sous son style émiétté, c'est un subversif bon teint qui s'exprime. Il fait froid dans le dos, mais des centaines de coupures de journaux ou de rapports d'entités privées ou publiques sont implacables. C'est un lanceur d'alertes qui fouille dans les bas-fonds de l'humanité, et la puanteur qui s'en dégage nous incite à clore cette section au plus vite pour aller respirer autre chose que le fétide de l'horreur tropicale.

Ifni et Sahara occidental

Aussi loin que puissent remonter nos souvenirs d'Ifni en 1967, nous ne pouvons associer notre bref passage dans l'enclave hispanique à une odeur spécifique, sinon celle d'un air marin plutôt agréable. Nous voici donc revenus à la fin de l'Empire espagnol avec un livre¹⁸ curieux. Et son sous-titre l'est encore plus car, profitant d'une victoire sur les Marocains en 1860, les Espagnols du XIX^e siècle jugèrent nécessaire de reprendre pied sur le littoral faisant face aux îles Canaries, et pour justifier cette revendication invoquèrent l'existence d'une ancienne tour (à Santa Cruz de Mar Pequeña). L'ennui est qu'on avait l'embarras du choix pour déterminer quelles ruines (du XVI^e siècle) correspondaient à l'authentique Santa Cruz. Les Marocains soutinrent qu'ils n'avaient plus d'autorités dans ce Sud et firent leur possible pour localiser cette tour oubliée, loin de leurs domaines. Les Espagnols, pour leur part, disaient que c'était Agadir où ils avaient un consul. Finalement, les uns et les autres s'accordèrent pour accepter le village de Sidi Ifni qui était pratiquement inabordable en venant de la mer, et pendant des décennies on en resta là. Ainsi naquit le projet de la future possession espagnole d'Ifni!

L'ouvrage se compose d'une anthologie de textes rédigés avant, pendant et après la prise de possession effective de cette «colonie» incertaine (occupée en 1934 seulement) qu'on élargit aux dimensions d'une enclave taillée dans le protectorat français au Maroc. Ces extraits sont précédés de présentations historiques. Ils émanent de militaires, de

¹⁷ Obinna Iroanya, Richard (2019), **Human Trafficking and Security in Southern Africa. The South African and Mozambican Experience**, Heidelberg (Allemagne), Palgrave Macmillan, Springer Nature, pp. XV-253.

¹⁸ Dalmases, Pablo-Ignacio de (2019), **Viajes a Ifni. Tras las huellas de Santa Cruz de Mar Pequeña**, Madrid, Sial/Casa de África, pp. 340, photos noir et blanc.

journalistes et de rares voyageurs. Tous sont espagnols, sauf René Pélissier dans son *Don Quichotte en Afrique*, Editions Pélissier, Orgeval, 1992, qui donne ses impressions de voyage de 1967, à propos de la fin de cette aventure coloniale de Madrid. Et là les surprises recommencent car on ne s'attendait pas à trouver les militaires franquistes dans le rôle du Père Noël des Berbères à Ifni, surtout après avoir subi une sanglante attaque (1957-1958) des Marocains sur l'enclave et au Sahara espagnol.

Ce fut donc un paternalisme efficace qui fit pleuvoir sur le reliquat microscopique de l'enclave et de sa population (quelques milliers) des investissements et des bienfaits directs sur ces nouveaux citoyens espagnols par la grâce d'un décret en 1958. Cette provincialisation artificielle dura de 1958 à 1968 (abandon officiel et définitif du camp retranché de Sidi Ifni et de l'intérieur). Tout porte à croire que la présence espagnole, si brève fut-elle, est considérée par les Ifniens actuels comme l'âge d'or du développement et de la bonne entente entre militaires et Ifniens, comparés à leur grande pauvreté depuis que le Maroc administre la région. Cette ultime décennie hispanique constitua ce qui se rapproche le plus d'un comptoir de l'Inde, rétrocedé à d'ex-voisins avides.

De là, on saute sur un Sahara beaucoup plus coriace où l'enjeu était économiquement et politiquement beaucoup plus important. **Showdown in Western Sahara**¹⁹ dérangera peut-être les ONG espagnoles qui ont oublié – ou jamais su – que le POLISARIO initialement se tourna contre les Espagnols et leurs troupes recrutées localement. Evidemment, la censure franquiste n'en dit jamais rien en métropole. Ce livre met avant tout l'accent sur la participation de l'aviation, et ses auteurs, spécialistes de la guerre aérienne, font remonter l'origine des troubles à la guerre du Rif (1921-1927), ce qui peut laisser songeurs d'autres éminents chercheurs centrés sur le Sahara. Au pire, ce découpage entre opérations en l'air et à terre ne facilitera pas la compréhension par le grand public qui aurait probablement apprécié des cartes détaillées, car la toponymie ouest-saharienne n'occupe pas les loisirs des vacanciers. On va voir ce qu'on nous prépare avec le Volume 2.

Guinée équatoriale

Rien ici qui bouleversera nos connaissances de ce pays qui n'a pas une réputation à la hauteur de l'excellent guide touristique que lui a consacré le bienveillant Oscar Scafidi. On remarquera cependant qu'un spécialiste anglophone du Gabon vient de lancer un nouveau concept qui pourrait susciter une nouvelle mode chez les politologues, celui du «gouvernement dynastique» en Afrique, soit «*Dynastic Rule*» en anglais. Douglas A. Yates²⁰, son initiateur, devrait choisir des éditeurs «mainstream» s'il veut que le concept des «familles au pouvoir» prospère parmi les faiseurs d'opinion universitaires américains. Selon lui, il s'applique en Afrique aux pays suivants: RDC, Djibouti, Gabon, Togo et aussi en Guinée équatoriale, encore que dans ce pays nous ne sachions pas si la troisième génération dans cette famille montera sur le trône. Sous forme d'une mince plaquette, l'espace a manqué à l'auteur pour apporter des éléments nouveaux sur ce pays, sauf peut-être sur le «harem» du président actuel et ses descendants à Malabo.

Serons-nous mieux éclairés sur le «côté obscur» du pouvoir à Bata et à Malabo par Jacques Vincent de Paul Mebiam'émame²¹? Probablement, car il nous invite à un tour (vécu de

¹⁹ Cooper, Tom & Grandolini, Albert (2018), *Showdown in Western Sahara. Volume I: Air Warfare over the Last African Colony. 1945-1975*, Warwick (Angleterre), Helion & Company (Distribué aussi par Casemate UK, Oxford), pp. VIII-64 + 8 p. de planches couleur, photos.

²⁰ Yates, Douglas A. (2018), *Dynastic Rule in Equatorial Guinea*, Beau Bassin (?) (Maurice), LAP Lambert Academic Publishing, pp. 49, photos noir et blanc.

²¹ Mebiam'émame, Jacques Vincent de Paul (2018), *Entre Africains. Le malheureux destin des migrants en Guinée équatoriale*, Paris, L'Harmattan Cameroun, pp. 242.

l'intérieur) de l'appareil répressif équato-guinéen, lequel est alimenté en permanence par la cupidité des policiers qui s'enrichissent par les «amendes» ou plutôt les «razzias» qu'ils infligent en toute illégalité à leurs victimes, puisque des centaines d'internés sont simplement en garde à vue. Elle peut durer des mois, tant qu'ils n'ont pas payé leurs geôliers. L'auteur est un juriste camerounais, de la même ethnie (Fang) que les maîtres du pouvoir à Malabo. Il a émigré en Guinée équatoriale et a voulu s'installer – dit-il – dans le pays, en infraction à la législation locale. Nous ne savons pas s'il s'agit d'un récit authentique ou romancé, car ses incarcérations à maintes reprises ne sont pas suffisamment expliquées et nous ne comprenons pas l'acharnement des autorités contre un juriste fort capable de se défendre seul devant un tribunal. Il parle du commissariat central de la police à Bata comme étant un véritable camp de concentration (y compris avec tortures). Il faudra qu'un auteur intrépide rédige un jour un guide à l'usage des touristes vicieux qui veulent connaître l'univers carcéral en Afrique.

Ce qui est clair, c'est qu'il ridiculise la prétention à la fraternité africaine à travers les frontières, cet auteur, détenteur d'une maîtrise en droit international public, mais chômeur au Cameroun. Ses compatriotes clandestins en Guinée sont – dit-il – abandonnés par les diplomates camerounais en poste. L'appel d'air chez les hispanophones a des odeurs entêtantes de pétrole. Après la lecture de ce livre étrange on comprend mieux l'attrait de l'Europe pour ces candidats au départ, coûte que coûte.

Timor

On doit signaler deux livres contrariant les idées reçues dans les milieux bien pensants qui ont fini par tisser une toile de fond irénique rejetant les malheurs des Timoriens sur le colonialisme portugais puis indonésien. **A revolta de 1959 em Timor-Leste**²² a pour auteur un magistrat portugais envoyé en missions de coopération à Timor dans les années 2000 et 2014. Il a cherché à élucider une très mystérieuse révolte de juin 1959 contre les autorités coloniales. A l'issue de ses enquêtes privées, il en vient à faire de ce soulèvement très confus la première manifestation sanglante de la lutte anticolonialiste, c'est-à-dire le début de la *Guerra do Ultramar*. Ayant découvert très peu de documents écrits à l'époque, il s'est rabattu sur des témoignages oraux d'anciens participants ou de descendants des insurgés de 1959. Et ce qu'il en ressort, c'est le manque d'unanimité sur les buts à atteindre. Une partie soutient qu'il s'agissait d'une jacquerie anti-administration portugaise, d'autres mettent en avant l'ingérence et les conseils du consul d'Indonésie à Dili, agissant de sa propre initiative ou sur instructions de son Ministère à Djakarta. On patauge dans les incertitudes et il est devenu difficile pour les Timoriens, «collabos» des Indonésiens, d'avouer qu'ils s'étaient révoltés en faveur des massacreurs ultérieurs de leurs voisins. Certains le reconnaissent malgré tout, tandis que d'autres évacuent les stigmates les plus infâmants. Quant aux représentants de l'Estado Novo, ils ne pouvaient admettre que cette rébellion avait été montée – piètrement – contre eux par de petits auxiliaires n'en pouvant plus d'être pressurés et exploités non par des colons civils quasi inexistantes, mais bien par des fonctionnaires qui les administraient comme au début du XX^e siècle, par la *chicote!*

Il y a d'autres facteurs issus de l'histoire coloniale locale et de la division ethnique des insulaires, mais l'auteur n'a pas utilisé la traduction portugaise de notre *Timor en guerre...*, Editions Pélessier, 1996, notamment à propos de la dureté de la répression de la révolte du

²² Gonçalves, João Luís (2018), *A revolta de 1959 em Timor-Leste. Uma história desconhecida sobre o início da Guerra do Ultramar*, Lavra (Portugal), Letras e Coisas, pp. 137, photos noir et blanc.

Manufai, ce qui le conduit à minimiser les milliers de morts massacrés en 1912-1913. Cette ignorance le conduit à donner une fourchette «nécrologique» prudente, comprise entre les «plus de 500 morts en 1959» et les «30 morts» admis par un nouveau gouverneur. Ce dernier chiffre nous paraît de loin le plus vraisemblable, vu la stricte localisation des événements (surtout à Viqueque et alentours). Ce titre est un premier pas vers une étude en profondeur conduite par un historien ou un anthropologue professionnel s'entourant d'écrits d'époque et non seulement de souvenirs oraux provenant d'acteurs aux mémoires défaillantes et qui ont peut-être de bonnes raisons d'être réticents aux confidences.

Le lecteur attentif de **Divided Loyalties**²³ découvrira peut-être pourquoi Viqueque fut un foyer de collaboration avec les Indonésiens qui, eux aussi, eurent à protéger leurs propres partisans timoriens en les évacuant en 1999 pour les installer d'abord dans des camps, puis dans des villages neufs au Timor occidental, c'est-à-dire sur un territoire qui d'abord néerlandais, est tombé dans le giron indonésien. Ces miliciens représentaient les supplétifs de l'Armée d'occupation indonésienne, à partir de 1975. Dégraissés par le retour au nord des Timoriens orientaux qui avaient été contraints de s'exiler involontairement, sont restés sur le territoire indonésien des noyaux qui craignent pour leur sécurité s'ils rentrent sur le territoire du Timor oriental ou qui estiment que leur avenir économique passe par une intégration ou une cohabitation avec les Timoriens occidentaux. Et cela, nonobstant leurs origines «orientales». Certains sont dans un dilemme: ils ne veulent pas quitter l'île de Timor mais continuent à se considérer comme des «orientaux» vivant en exil chez les «occidentaux». Ils cultivent la nostalgie de l'ancienne «patrie». Que fera la prochaine génération née loin des terres ancestrales? Un livre qui pose beaucoup d'interrogations. Rien n'est simple dans cette île aux héritages multiples et parfois antagonistes.

²³ Damaledo, Andrey (2018), **Divided Loyalties. Displacement, Belonging and Citizenship among East Timorese in West Timor**, Acton (Australie), ANU Press, pp. XXII-204, photos couleur.